

Où je me terre lors d'une tempête de neige

«Je suis sur ma montagne dans un arbre-maison devant lequel plein de gens sont passés sans jamais se douter que j'étais ici. La maison est un sapin du Canada de 1,80m de diamètre, sans doute aussi vieux que la montagne. Je l'ai découvert l'été dernier et je l'ai creusé et brûlé jusqu'à ce que j'aie réussi à y ménager une grotte douillette que j'appelle "chez-moi".

Mon lit est à droite en entrant, il est fait de lattes de frêne et couvert de peaux de cerf. À gauche il y a une petite cheminée à hauteur de genou. Elle est en argile et en pierre. Le conduit évacue la fumée par un nœud du bois. J'ai taillé trois autres nœuds pour laisser passer de l'air frais. L'air qui entre est glacial. La température doit être au-dessous de zéro dehors, et pourtant je peux rester assis dans mon arbre et écrire les mains nues. Le feu est petit. Il ne faut pas un gros feu pour chauffer cet arbre-maison.

Nous sommes le 4 décembre, je crois. Ou peut-être le 5. Je ne suis pas sûr parce que ça fait un petit moment que

je n'ai pas compté les encoches du bâton de tremble qui me sert de calendrier. J'ai été trop occupé à ramasser des noix et des baies, à fumer de la venaison, du poisson et du petit gibier pour me soucier de la date exacte.

La lampe à la lueur de laquelle j'écris est une carapace de tortue remplie de graisse de cerf, avec une bandelette de mes vieux pantalons de ville qui sert de mèche.

Il a neigé toute la journée d'hier et toute celle d'aujourd'hui. Je ne suis pas sorti depuis que la tempête a commencé, et je m'ennuie pour la première fois depuis que je me suis sauvé de chez moi, il y a huit mois, pour vivre en pleine nature.

Je suis bien et n'ai pas de problème de santé. La nourriture est bonne. Des fois je mange de la soupe de tortue, et je sais comment préparer des crêpes de glands. J'entasse mes provisions dans le tronc de mon arbre, au creux de niches que j'ai taillées moi-même.

Chaque fois que j'ai regardé ces niches, ces deux derniers jours, je me suis senti comme un écureuil, et à propos, j'y pense : je n'ai pas vu un seul écureuil toute la journée qui a précédé la tempête. J'imagine qu'ils se terrent et grignotent leurs réserves de noisettes, comme moi.

Je me demande si la Baronne (c'est la belette qui vit derrière le gros rocher au nord de mon arbre) est aussi au fond de son terrier. Bon, en tout cas, je crois que la tempête s'apaise parce que l'arbre ne crie plus si fort. Quand

le vent souffle vraiment, tout l'arbre gémit de la cime aux racines, et c'est là que je me trouve.

Demain j'espère que la Baronne et moi nous pourrons nous creuser un tunnel jusqu'à la lumière du soleil. Est-ce que je vais devoir déblayer la neige ? Mais il faudrait que je la mette quelque part, et le seul endroit où je pourrais la mettre c'est dans mon bel arbre douillet. Peut-être que je pourrais la tasser avec les mains au fur et à mesure. J'ai toujours creusé la neige en partant du haut, jamais en partant du bas.

La Baronne doit creuser la neige par en dessous. Mais où est-ce qu'elle la met ? Bon, je crois que demain matin je le saurai.»

Quand j'ai écrit ça l'hiver dernier, je n'en menais pas large et je pensais que peut-être je ne réussirais jamais à sortir de mon arbre. Pendant deux jours entiers je n'avais pas été bien rassuré car le premier blizzard avait atteint les monts Catskill. Quand j'ai émergé à la lumière du soleil, tout simplement en enfonçant ma tête dans la neige poudreuse et en me relevant, j'ai ri de mes sombres frayeurs.

Tout était blanc, propre, étincelant et magnifique. Le ciel était bleu, bleu, bleu. Le bosquet de sapins du Canada était bordé d'une dentelle de neige, le pré était moelleux et blanc, et la gorge scintillait de glace. C'était si beau et si calme que j'ai éclaté de rire. J'imagine que si j'ai ri c'était

parce que ma première tempête de neige était passée et qu'après tout, ça n'avait pas été si terrible.

Et puis j'ai hurlé : « J'ai réussi ! » Ma voix n'a pas porté bien loin. Elle a été étouffée par les tonnes de neige.

J'ai cherché des traces de la baronne Belette. Ses empreintes couvraient le rocher, et aussi les glissoires où elle avait joué. Elle devait être debout depuis des heures, à profiter de la neige toute fraîche.

Inspiré par ses jeux, j'ai passé la tête dans mon arbre et j'ai sifflé. Terrible, mon faucon femelle apprivoisé, est venue se poser sur mon poing, et nous avons bondi et glissé vers le bas de la montagne, en ouvrant de grands trous et des tranchées tout du long. C'était bon de siffler et de retrouver son insouciance, l'arrivée de cette tempête m'avait vraiment effrayé.

J'avais travaillé depuis mai, pour apprendre comment allumer un feu avec un silex et un fusil, découvrir quelles plantes je pouvais manger, comment piéger du gibier et attraper du poisson – tout ça pour qu'au moment où le rideau de neige atteindrait les Catskill, je puisse me glisser dans mon arbre et y être bien au chaud avec des tas de choses à manger.

Pendant l'été et l'automne j'avais pensé à l'arrivée de l'hiver. Pourtant, en ce troisième jour de décembre, quand le ciel s'est assombri, quand la température est tombée et que les premiers flocons ont tourbillonné autour de moi, je dois avouer que j'ai eu envie de rentrer à toutes jambes

à New York. Même la première nuit que j'avais passée dans les bois, quand je n'avais pas réussi à allumer un feu, n'avait pas été aussi terrifiante que la tempête de neige qui se préparait derrière la gorge et s'amoncelait au-dessus de ma montagne.

Je fumais trois truites. Il était 9 heures du matin. J'étais très occupé à maintenir les flammes basses pour qu'elles ne montent pas lécher et brûler le poisson. Je travaillais, et tout d'un coup je me suis rendu compte qu'il faisait affreusement sombre pour cette heure de la matinée. Terrible était attachée à sa souche d'arbre. Elle avait l'air agité et tirait sur ses entraves. Et puis j'ai senti que dans la forêt régnait un silence de mort. Même les piverts qui avaient tapé autour de moi toute la matinée étaient silencieux. Les écureuils restaient invisibles. Les pinsons, les mésanges à tête noire et les sittelles avaient disparu. J'ai regardé autour de moi pour repérer la baronne Belette. Elle n'était pas dans les parages. J'ai levé le nez au ciel.

De mon arbre on aperçoit la gorge au-delà du pré. Une eau blanche coule entre les rochers noirs luisants et tombe en cascade dans la vallée en dessous. L'eau ce jour-là était aussi noire que les rochers. Seul le bruit m'a signalé qu'elle coulait toujours. Au-dessus de cette obscurité s'élevait une autre obscurité. Les nuages de l'hiver, noirs et terrifiants. Ils semblaient aussi déchaînés que les vents qui les apportaient. J'ai commencé à être malade de peur. Je savais que j'avais suffisamment de nourriture. Je savais que tout se passerait

très bien. Mais ça ne me réconfortait pas du tout. J'avais peur.

J'ai piétiné le feu, et glissé le poisson dans ma poche.

J'ai essayé de siffler Terrible, mais je n'ai pas réussi à arrondir mes lèvres tremblantes assez serré pour en sortir autre chose que *pfffff*. Alors je l'ai attrapée par les courroies de peau qui lui entravent les pattes et nous avons plongé tête la première à travers la porte en peau de cerf pour nous retrouver dans ma chambre dans l'arbre.

J'ai posé Terrible sur le montant du lit, et je me suis roulé en boule sur le lit. J'ai pensé à New York, au bruit, aux lumières, et au côté toujours sympa qu'ont les tempêtes de neige, là-bas. J'ai pensé à notre appartement aussi. Et à ce moment-là je le voyais clair, lumineux et chaud. Je devais me répéter sans arrêt : *On était onze là-dedans !* Papa, maman, quatre sœurs, quatre frères et moi. Et pas un de nous n'aimait ça, sauf peut-être la petite Nina, qui était trop jeune pour savoir. Papa n'aimait vraiment pas du tout. Il avait été marin autrefois, mais quand j'étais né, il avait renoncé à la mer et s'était mis à travailler sur les docks de New York. Papa n'aimait pas la terre. Il aimait la mer, humide, grande, infinie.

Des fois il me racontait l'histoire de l'arrière-grand-papa Gribley, qui possédait un terrain dans les Catskill, avait été bûcheron, s'était construit une maison, avait labouré la terre – tout ça pour découvrir un beau jour qu'il voulait être marin. La ferme avait périclité, et l'arrière-grand-papa Gribley était parti en mer.

Allongé le visage enfoui dans l'odeur douce et huileuse de ma peau de cerf, j'entendais la voix de papa me raconter : « Ce terrain est toujours au nom de la famille. Quelque part dans les Catskill il y a un vieux hêtre avec le nom *Gribley* gravé dessus. »

C'est alors que je me suis endormi, et quand je me suis réveillé j'avais faim. J'ai cassé quelques noix, j'ai descendu la farine de glands que j'avais pilée et mélangée à une pincée de cendre pour en ôter le piquant, j'ai tendu la main vers la porte pour prendre une poignée de neige, et j'ai préparé un peu de pâte à crêpes. Je les ai fait cuire sur le dessus d'une boîte de conserve, et tout en les mangeant, couvertes de confiture de myrtilles, je ne doutais pas une seconde que la terre ferme était bien l'endroit idéal pour un Gribley.